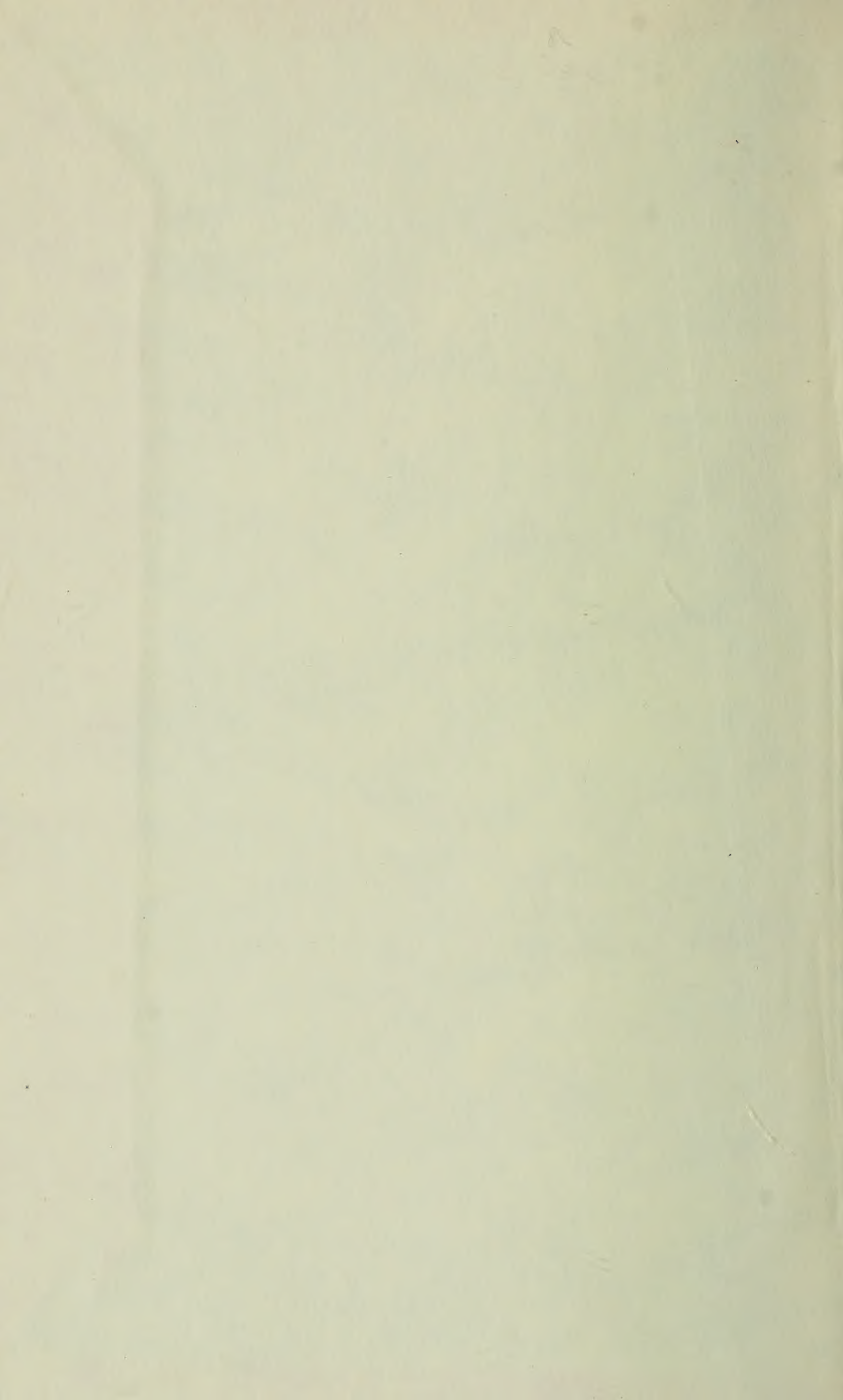

3 1761 07986180 3



A. LECLERC
Officier de l'Instruction Publique

LES CHANSONS

DU BRUYANT ALEXANDRE

le grand Chansonnier populaire



SUR LA
GRANDE GUERRE
MONDIALE
ET SES
DERNIÈRES
ŒUVRES
SENSATIONNELLES

Nouvelle Édition

EN VENTE
CHEZ L'AUTEUR
6, Rue Cuny
à BOIS-COLOMBES

Livre adopté par la Commission des Bibliothèques du Ministère de l'Instruction publique pour les Bibliothèques des Lycées et Collèges.

Honoré d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique.

LES CHANSONS

DU GRAND ALEXANDRE

Extrait d'un article de

Maurice HAMEL

paru dans le journal *Comœdia*

Le célèbre journaliste Maurice Hamel a publié dans Comœdia *un article dont nous extrayons le passage suivant :*

« *Aveugle déjà, à l'âge où, plein d'une volonté robuste, il allait achever de conquérir la fortune et la gloire, victime d'un sort étrange et d'une existence féconde en périls, ce chanteur doué d'une voix d'airain, ce bienfaiteur doué d'un cœur d'or allait devenir, du jour au lendemain, pareil aux infortunés qu'il avait secourus !* »

Maurice Hamel,
Rédacteur à *Comœdia.*

Une partie des

MONOLOGUES

ET

CHANSONS

INTERPRÉTÉS PAR

LE BRUYANT ALEXANDRE

LE GRAND CHANSONNIER POPULAIRE



Elisa PALLET, la Lisette du Chansonnier qui collabora pendant toute la guerre à donner un peu de soulagement à nos blessés militaires en chantant et vendant les chansons du BRUYANT ALEXANDRE, pour l'Œuvre des Trains de Blessés Militaires.

Le Syndicat de la Presse Parisienne l'a félicitée le 11 Novembre 1918, jour de l'armistice.

POUR UNE BONNE CIGALE

Sur la page de garde de ce livre que le facteur m'apportait, quelques lignes étaient tracées, zigzaguantes, difformes, presque indéchiffrables. Avec beaucoup d'attention, j'ai compris que c'était une dédicace :

« Au patriote Pierre Taittinger, souvenir d'un auteur aveugle. »

Car l'auteur de cet ouvrage s'appelle Alexandre Leclerc, dit le Bruyant Alexandre, et depuis quelques années les yeux du Bruyant Alexandre sont morts.

Nos lecteurs connaissent bien ce nom et cette silhouette. La Liberté *a déjà défendu le grand brave homme qu'est ce vieux chansonnier contre l'injuste oubli où le malheur le plonge. On me pardonnera pourtant de lancer un nouvel appel en sa faveur. Cette infortune est par trop imméritée.*

Je n'ai pas besoin de rappeler ce que fut le Bruyant Alexandre avant la guerre. Tous les vieux Parisiens se souviennent de ce bon colosse romantique, botté de cuir fauve, drapé dans une cape doublée de rouge, cravaté d'écarlate et coiffé, théâtralement d'un vaste

sombrero. Dans ce cabaret du boulevard Rochechouart, où il régnait en seigneur truculent, il s'était acquis une manière de célébrité. Sa basse profonde savait se faire câline, âpre ou gouailleuse, selon qu'il chantait les amours faubouriennes, les tristesses repues de la haute noce ou les humbles joies des « purotins »

Le Bruyant Alexandre aurait pu, comme tant d'autres, monnayer sa vogue. Mais ce n'était pas un homme d'affaires. Déjà, il chantait pour les malheureux, pour les abandonnés, pour les victimes.

Savez-vous qu'en 1895 il a envoyé 15.000 francs aux soldats fiévreux entassés dans les hôpitaux de Madagascar, 25.000 francs en 1906 aux veuves des ouvriers de Courrières, 20.000 francs en 1910 aux sinistrés des inondations parisiennes. Il a travallé pour des enfants pauvres, pour des marins naufragés, pour des aviateurs mutilés. Toutes ses économies, il en a fait aumône à la douleur humaine.

Et puis, la guerre est venue.

Le chansonnier était trop vieux pour prendre le fusil, pour aller faire le coup de feu à côté de ses chers petits gars de Paname. Il a voulu faire la guerre, lui aussi : la guerre à l'indifférence. Il s'est institué le bon Samaritain des Poilus. Aux terrasses des cafés, dans les sous-sols des brasseries, à la porte des boîtes de luxe, sous la pluie, le vent d'hiver, les quolibets des embusqués, il a chanté pour les soldats du front. L'œuvre des trains de blessés lui doit des dizaines de milliers de francs. Bien des agonies ont été adoucies par ce vieillard. Grâce à lui, un dernier sourire a effleuré des faces de héros martyrisés.

Il n'y a gagné qu'une chose : la misère.

La guerre ne l'a pas enrichi, celui-là, je vous le jure. A peiner pour les autres, ses forces ont décliné, sa vue est devenue trouble, sa gorge s'est enrouée. Il n'a même plus ce qui fait le gagne-pain, la raison d'être des cigales : des yeux pour voir la lumière, une voix pour la chanter.

Voici pourquoi, devenu silencieux, le Bruyant Alexandre erre dans les salles de rédaction, dans les magasins des libraires. Il demande, timidement, qu'on lui achète un livre. Ce livre s'appelle : Des chansons et des vers. *Il y a réuni tout ce qu'il a chanté au bénéfice des pauvres gens, lui qui, aujourd'hui, est un pauvre entre les plus pauvres.*

C'est un recueil de bonnes actions, le testament d'un brave cœur. Est-ce que cela sera aussi un témoignage de l'ingratitude humaine ?

PIERRE TAITTINGER,
Député de Paris
Président des Jeunesses Patriotes.

PRÉFACE

OFFICIERS, sous-officiers et soldats du Camp Retranché de Paris, permissionnaires de tous les fronts, blessés, éclopés, évacués de tous les champs de bataille, vous, consommateurs angoissés des cafés et bistros de la Capitale, et vous aussi, braves frères et sœurs des carrefours ,des rues populeuses et des faubourgs historiques, vous connaissez bien cette ample et hésitante silhouette de Pierrot noir et rouge, myope et aventureux, sous un chapeau de charbonnier ; vous connaissez cette obstination tranquille, câline, irréductible, en dépit des lois, règlements, patrons et autres gérants, de chanter la Gloire et les Combattants pour la France et pour la Patrie ; vous aimez cet effort un peu voyant et si discret et si patient; vous applaudissez enfin le bon bougre timide qui continue ,par habitude, à se nommer le « Bruyant Alexandre » et qui, charitablement, inlassablement, modeste

poète, dévoué agent de liaison entre ceux d'ici et les « Poilus » de partout, sou à sou, décime par décime, de son gosier, de son cœur, du sourire de ses yeux, a trouvé près de soixante mille francs pour l'œuvre sacro-sainte des Trains de Blessés Militaires, pour les errants meurtris qui veulent guérir, pour se battre encore et qui ont été frappés avec vous et pour vous !

Ce n'est pas le « petit manteau bleu », ce serait le « grand manteau rouge », si Alexandre portait à l'envers son admirable cape espagnole qui fait songer à la capeline du Roi Ubu, mais qu'importe le costume, dans cette débauche d'uniformes héroïques et imprévus que nous avons salués et que nous acclamons ; qu'importent les bottes — les bottes annonciatrices — et la bonne volonté ; seule demeure la volonté de servir, de vaincre et de faire vaincre !... Où sont les vieilles histoires et les vieilles lunes des boulevards, des boulevards extérieurs où renaquit la chanson ; où naquit la chanson réaliste ; et du boulevard Saint-Martin où je vis le jour et où le « Bruyant Alexandre » s'égosillait, un peu plus tard, pour amener à ses verts accords des foules étonnées et sympathiques ? Où sont de vieilles récriminations et des rancœurs ?... Union sacrée des arts et des âmes ! Le Grand Aristide Bruant n'écrit plus qu'en prose ,pour la France, lui aussi et son fils, le capitaine Bruant, jeune ,ardent, glorieusement blessé, applaudit comme son père, à l'apostolat de l'infatigable émule qui est resté sur la brèche et qui

suit son chemin lumineux dans un entonnoir, dans un boyau lyrique, dans la voie lactée du Ciel de la Patrie.

Aujourd'hui, le pèlerin chantant de Paris et de la Banlieue cimente en un bref monument ses poèmes vagabonds, à l'exemple de Béranger, d'Emile Debraux et de Paul Déroulède ; il livre à un recueil ses improvisations émues, profondes et simples, abandonnées à des airs qui partent tout seuls comme les chassepots de jadis !... Bonne chance !

Dépouillées de la personnalité, non de leur auteur, mais de leur vibrant et pathétique interprète, ces minutes particulières et sublimes de la vie nationale vivront comme l'œuvre d'un brave homme et d'un brave dans l'âme et le cœur des braves gens et des braves de toutes et de tous.

ERNEST LA JEUNESSE.


Debel

A MES LECTEURS

Ce sont de simples fleurs d'ajoncs et de genêts
Qu'en passant par la lande où dans les nuits d'automne
Les malins Korrigans font sauter leurs bonnets.
J'ai recueillies pour vous ! Amis, je vous les donne !

Elles n'ont point la grâce et le parfum violent
Des roses du Midi ni des grands lys de reines,
Mais filles du pays où le chant triste et lent
S'égrène dans le vent comme des cantilènes.

Elles résistent mieux quand l'ouragan
Qui fait mourir la rose et le lys arrogant,
Et loin de les faner le grand soleil les dore !...

Ce sont de simples fleurs du vieux pays breton,
Mais pour en rehausser la valeur et le ton,
Je les noue aujourd'hui d'un ruban tricolore.

DERNIÈRES ŒUVRES

A mon Docteur et ami
Louis Briend,
Chevalier de la Légion d'Honneur
à Bois-Colombes.

LA FLAMME DU SOUVENIR

C'est comme un feu follet qui carresse les pierres
Des tombeaux alignés dans les vieux cimetières...
Elle surgit du sol, tremblotte dans le vent,
Semble prête à s'éteindre, ou, d'un foyer ardent
Elle embrase autour d'elle, un reflet d'incendie
La tombe de Celui qui nous donna sa vie...
... L'avenue est déserte, on n'entend d'autre bruit
Qu'une rumeur confuse apportant dans la nuit
Le souffle de Paris qui jamais ne sommeille,
Et soudain le Grand Mort, du néant se réveille,

. . . .

« Amuse-toi Paris !... Las de peine et de deuil,
« Lève ton front vainqueur auréolé d'orgueil !...
« C'est pour te préserver de toute servitude
« Que nous avons mené la tâche la plus rude !...

« Nous... les poilus tombés dans l'ardeur des
[combats !...
« Combien dorment encor de milliers de soldats
« Dans les champs dévastés où passe la charrue
« Et sur leurs os blanchis, penchant sa tête émue
« Le paysan, bien bas, retire son chapeau !...
« Pour eux, point de linceul taillé dans un drapeau,
« Pas d'honneurs, de discours célébrant leur vaillance
« Et tous ont, comme moi, succombé pour la France!...

. . . .

Recouche toi, grand mort, anonyme martyr
Et brille à tout jamais, flamme du souvenir !...



A Monsieur le Professeur Poulard.
Son bien reconnaissant
Alexandre Leclerc.

RECOURS EN GRACE

« M. POINCARE vient de décider que les chiens rescapés de l'explosion de la Courtine, ne seraient plus exposés à ses effets.

« Juin 1924. — *Les Journaux.* »

A l'illustre leader du Journal, *Clément VAUTEL, hommage de mon admiration émue, pour celui qui plaida la cause émouvante de nos frères inférieurs.*

Monsieur le Président, voudrez-vous écouter
Ma très humble requête, et peut-être, ajouter
Au geste de pitié, une aimable caresse
Pour le pauvre toutou qui clame sa détresse ?
L'Homme n'est pas méchant, je le crois tout au moins

Et, pourtant les horreurs dont nous fûmes témoins,
Nous, les chiens, ses amis, compagnon de misère
Nous feraient supposer qu'il ne nous aime guère !...
... Je suis né dans un bourg, détruit par les obus
Et, japant de bonheur j'ai suivi les Poilus...
J'ai très modestement, près d'eux fait sentinelle,
Veillé sur leur repos, partagé leur gamelle
Et, j'ai, plus d'une fois, à des soldats blessés,
Couchés sur le terrain, parmi les trépassés,
Apporter le secours qui calmait la souffrance
Et, leur donnant au cœur la suprême espérance !...
Tous là-bas, à Verdun, j'ai reçu dans la peau
Une balle, en restant près du porte-drapeau
Que j'aimais entre tous, puis après la Victoire
Je rentrais à Paris et, blasé sur la gloire,
Mon maître étant aveugle, en conduisant ses pas,
J'espérais achever de vivre sans tracas
Un matin que, flânant en honnête cabot,
Je sentis à mon cou l'étreinte d'un lasso
Et, malgré mes efforts, traîné dans la poussière,
Haletant, tout meurtri je fut mis **en fourrière !**
Oh ! l'horrible séjour !... L'enfer et ses damnés !...
Pour tous les chiens, à mort indûment condamnés
C'est l'étape dernière et, la langue pendante,
Hurlant, poil hérissé, dans leur prunelle ardente
On voit passer la peur à travers les barreaux !...
Les hommes pour les chiens deviennent des bour-
[reaux...

... Encor, ceux qui s'en vont mourir par asphyxie,
Sont privilégiés et moi je les envie !...
Mais les autres ?... ceux-là c'est le pire tourment,
La torture sans fin qui guette et les attend !...
Le bistouri qui fouille en leur chair pantelante,
Arrache goutte à goutte une vie indolente,
Courbés sur la victime, en redoublant la mort,
Les savants attentifs épuisent leurs efforts.
Et, cette ignominie, au nom de la science
S'excuse simplement ; c'est une expérience
Moi je l'échappai belle et, puisque rescapé,
A la mort le hasard, seul, me fit échapper,
Je viens pour tous les miens, à la justice humaine
Demander pour les chiens une grâce incertaine !
Plus de laboratoire ! Ayez pitié de nous !
Ne soyez pas ingrats, grâce pour les toutous !
Et si vous condamnez, hier comme demain
Les bons chiens périront en vous léchant la main !



PARIS RASTAS !

I

La guerre ayant tout changé
En France tout chambardé
C'est vraiment à n'y pas croire
Trop de gloire !
On nous tresse des couronnes
Et tous les rastas chez nous
Nous honorant d'leurs personnes
Prennent rendez-vous !

2

Ils arrivent en bateau
En chemin d'fer, en auto,
Des confins de l'Amérique
Et d'l'Afrique !
Heureux de fair' connaissance
A forc' de nous embrasser
Ils finiront bien je pense
Par nous étouffer !

3

Pas moyen sur le boul'vard
De s'ballader au hasard
C'est l'invasion complète,
La Conquête !
On entend parler le Boche
L'Espagnol, le Russ', l'Anglais
Dans toute langue on raccroche
Jamais en Français !

4

Puis il fait si bon chez nous
Qu'on y reste malgré tout,
Pourtant il n'est pas facile
L'domicile !
On n'peut pas trouver un gîte
Pour les vieillards, les enfants,
Les rastas trouvent bien vite
Un appartement !

5

Il n'est rien d'trop beau pour eux,
De bien vivre n'est qu'un jeu,
Ils n'connaissent pas, j'vous l'assure,
La ceinture !...
Pour nous, c'est une autre affaire,
C'est heureux évidemment
Qn'nous ayions gagné la guerre
Serrons-nous d'un cran !

Hommage respectueux à M. NAUDIN.
Préfet de Police.

LES AGENTS MONTÉS

I

Notre Préfet, Monsieur Naudin,
A doté la Police
D'agents qu'on voit dès le matin
Assurer leur service
Sur chevaux montés
Casqués et bottés
Dominant les voitures,
La population,
En admiration
Contemple leur figure ! (*bis*)

2

Or il advint que par hasard
Sortant d'l'Hôtel-de-Ville
Messieurs Faralicq et Guichard
Conversaient bien tranquilles
Lorsque tout à coup
Les mit en courroux
Une voix féminine,
Qui disait : « Montés
« Et surtout... Casqués...
« Qu'ils sont de fière mine ! (*bis*)

3

Maintenant plus d'encombrement
Pour nous la rue est sûre
On peut au pas d'un enterr'ment
Traverser je vous l'jure
D'un maigre sifflet
Commandant l'arrêt
On voit soudain la file
Des lourdes autos
Stopper aussitôt
Et rester immobile ! (*bis*)

4

Cependant on se dit tout bas :
Ils ne sont pas en nombre !
Il en faudrait pourtant des tas
En uniforme sombre !
Arrêter l'impôt
Comme les autos
C'est de toute évidence
Ce qu'on ferait d'bien
Pour le Parisien
Et toute notre France ! (*bis*)



LES MUFLES

Croquis d'Aujourd'hui

Bon Dieu ! Qu'y a des mufles à Paris !
Des grands, des p'tits, des gros, des minces
On croirait qu'ils s'sont réunis
Des quatre coins de nos provinces !

Ils envahissent les Boul'vards
Y'en a qu'pour eux et leurs femelles
Et bien qu'ils ne font pas de moutards,
Leur race toujours se renouvelle !

Allez au théâtre, au café,
Au Bois, n'importe où ! Quoiqu'on fasse,
Ils tiennent le haut du pavé
Et devant eux faut qu'on s'efface !

Et patata, et patati !...
N'ayant d'estime que pour eux-mêmes,
Ils débinent tous les amis,
Calomnier c'est de la crème !...

Pas de cœur ! Rien qu'un caillou
Qui le remplc' dans leur poitrine,
Ils ne donneraient pas deux sous
A qui sombre dans la débine !...

Eux, qui n'en foutent pas un coup,
Dont souvent l'ignoble opulence
Cache les plus sales dessous,
Vous écras'nt de leur arrogance...

Et quand un pauvre miséreux,
Mordu par la faim aux entrailles
S'approche, il n'obtient jamais d'eux
Qu'un regard et qu'un mot : « travaille ! »

Dir' qu'on nous parle toujours
D'Fraternité !... Oui, va j't'écoute !
Le mufle est à l'ordre du jour
Et la Société me dégoûte !

Hommage
à M. Raymond POINCARE.

LE LION NATIONAL

Au Monde la République
Donne encor la réplique,
Le droit reste triomphant,
Oublions toute discorde
Pour l'acclamer qu'on s'accorde
Notre futur Président.

Grand orateur politique
Il fut vaillant, énergique,
De France un bon serviteur.
S'il fut toujours à la peine,
Il est juste qu'on le mène
Au Pinacle de l'honneur.

L'œil fixé sur la frontière,
Quoi qu'on dise en cette affaire,
Aux Germains ses poings sont lourds

C'est le lion après le tigre
Honni soit qui le dénigre —
Qui fait patte de velours !

Ennemi de la routine,
Dans ses discours on devine
De saines résolutions.
Si jamais l'Etat chancelle,
Il sera gardien fidèle
De notre Constitution !

Puis dans la Paix créatrice,
Des malheurs réparatrice,
Nous oublierons le Passé.
Par le travail qui féconde,
Poincaré de par le Monde,
Le chemin nous a tracé !

Pour la grandeur de la France,
Renaissant à l'espérance,
Pressons-nous à ses côtés !
C'est un chapitre de gloire,
Qui apprête à notre histoire
Le Président Poincaré !

Hommage à M. Charles Le Goffic.

LA MESSE AU FRONT

I

A l'horizon brûle un village,
Et dans le matin renaissant,
Quelques poilus sont à l'ouvrage
Ornant de rameaux fleurissant
  L'affût d'un canon,
    Un large caisson.
Pour un temps se tait la bataille,
Invoquant le Dieu des combats,
Un aumônier de haute taille
Dit la messe pour les soldats.

2

En célébrant le sacrifice
Du Fils de l'Homme sur la Croix,
Le prêtre élève le calice,
Ses grands yeux rayonnent de Foi ;
  Au pied de l'Autel,
    Le front vers le Ciel,
Chacun retrouve la prière
Que disait la vieille maman,
Plus d'un gas à mine altière
Est à genoux comme un enfant.

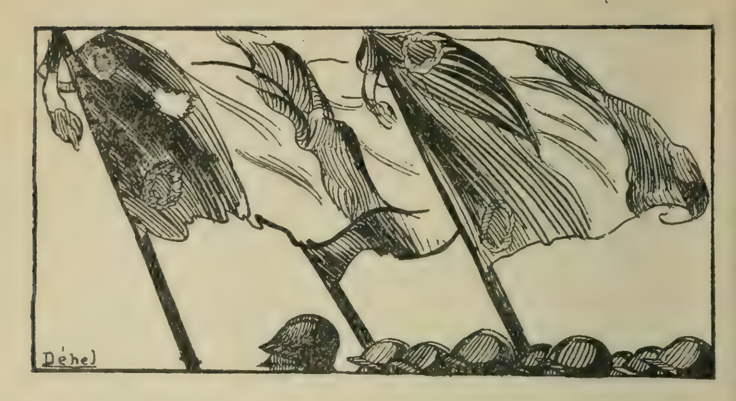
3

On croit entendre du village
Tinter la cloche et l'on revoit
Du vieux curé la douce image
Qui gaîment menaçait du doigt,
  Lorsque deux à deux,
  Les yeux dans les yeux,
Les promis avec leur promise
Allaient s'égarer dans les champs,
Se disant qu'à la vieille église
Il retrouvera les amants.

4

Si quelque pensée de tristesse
Vient de brume voiler les yeux,
On est plus fort après la messe,
On se console, on se bat mieux,
  Puis on a l'espoir
    Bientôt de revoir
Libre enfin notre belle France
De l'étreinte qui la meurtrit,
Si l'on meurt on a l'espérance
Que vainqueur sera le Pays.





LA FÊTE DES DRAPEAUX

I

De nos Soldats, moissonneurs de lauriers,
En flots pressés la cohorte s'avance,
Pour acclamer la gloire des guerriers,
A l'unisson battent les cœurs de France !
Nous, sous leurs pas, jetons les fleurs !
Aux gais clairons que votre voix réponde,
Hosanna ! Gloire aux vainqueurs !
Qu'ils soient bénis ceux qui sauvent le Monde !

2

Sous leurs drapeaux qui ne sont que haillons,
La Liberté clamant la délivrance,
Marche à grands pas, guide les bataillons,
Et de son glaive appelle l'Espérance !

Nous, sous leurs pas, jetons les fleurs !
Aux gais clairons que notre voix réponde,
Hosanna ! Gloire aux vainqueurs !
Qu'ils soient bénis ceux qui sauvent le Monde !

3

La Marseillaise aux accents rugissants
Passe dans l'air comme un frisson de gloire,
Et tout là-bas, à l'horizon de sang,
A ses côtés se range la Victoire !
Nous, sous leurs pas, jetons les fleurs !
Aux gais clairons que notre voix réponde,
Hosanna ! Gloire aux vainqueurs !
Qu'ils soient bénis ceux qui sauvent le Monde !

4

Petits Soldats, magnifiques héros,
Fils des Gaulois, à l'antique vaillance,
Vous emportez, dans les plis des drapeaux,
Le cœur entier de notre belle France !
Que sous vos pas naissent les fleurs !
A vos clairons que notre voix réponde :
Hosanna ! Gloire aux vainqueurs !
Qu'ils soient bénis ceux qui sauvent le Monde !



Hommage
à M. Georges CLEMENCEAU.

LE TIGRE

I

Le Tigre au fond de sa cage.
Où, malgré ses bonds de rage,
L'Homme le tient enchaîné,
A présent, calme, repose
Et passe sa langue rose
Sur son pelage veiné.

2

Pour lui la lutte fut dure,
Son flanc porte une blessure,
Son mufle est rouge de sang
Mais, captif, on tremble encore,
Lorsque dans la nuit sonore
Il s'éveille en rugissant !

3

Par instant son front se plisse,
Sa moustache se hérisse,
Ses yeux d'or sont demi-clos,
Sa face devient terrible,
C'est la beauté dans l'Horrible,
Le Tigre montre les crocs !

4

Mais ce calme est illusoire,
Il a gardé la mémoire,
L'attirance des combats !
Il rêve à la délivrance
Et simulant l'impuissance
Il ne se résigne pas !

5

Or, lassé de son servage,
Il a franchi son grillage,
Dans un élan forcené !
Il en est beaucoup, je gage,
Qui le préféreraient en cage
Le vieux Tigre déchaîné !

A M. Marcel NADAUD,
Rédacteur-Correspondant de Guerre
au journal « La Liberté ».

LES GOTHAS

Les Semeurs de Haine

I

Dans son berceau de blanches toiles,
L'Enfant bientôt va s'endormir ;
Au ciel scintillent les étoiles
Et l'Homme au Sable va venir,
La mère, tout bas,
Chante au petit gas :
Fais dodo ! l'amour à sa mère,
La nuit descend du fond des cieux ;
C'est l'heure où passe la Chimère,
Pour la voir, clos tes jolis yeux !

2

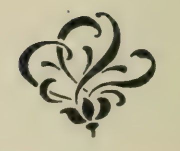
Le Père se bat pour la France,
Pour sa femme, pour son enfant ;
Mais, au cœur, il a l'espérance
De leur revenir triomphant,
        Et parfois, là-bas,
        Rêve le soldat :
Dormez bien ! le gosse et la Mère,
La nuit descend du fond des cieux,
C'est l'heure où passe la Chimère,
Pour vous voir, je ferme les yeux !

3

Bébé dort, la mère repose,
Lorsque, tout à coup, dans la nuit,
Une bombe, auprès d'eux, explose,
Tout sombre dans l'horrible bruit :
        Ce sont les Gothas
        Qui passent par là !
Tout sanglants, l'Enfant et la Mère,
Dans la Mort, qui descend des cieux,
A l'heure où passe la Chimère,
Pour toujours, ont fermé les yeux !

4

Germains, qui nous faites la guerre
Comme bandits de grands chemins ;
Qui semez partout la misère,
Et dans le sang, trempez vos mains,
        Jamais, le Papa,
        Ne pardonnera !
Vous tuez l'Enfant et la Mère,
Mais l'Aigle allemand dans les cieux,
N'atteindra jamais sa Chimère,
Dussions-nous lui crever les yeux !



A Monsieur NAIL,
Sous-Secrétaire d'Etat à la Marine.

LES COLS BLEUS

I

Les bateaux aux blanches voiles
Dans les ports sont désarmés ;
Ils balancent aux étoiles
Leurs grands mâts, bras décharnés !
Ils sont partis pour la Guerre !
Tous les marins sont à terre,
Et les goëlands désolés,
Volent en ronds affolés !

Les Cols Bleus, pour la France,
Par les champs de blés marchent en soldats
Ils ont pour eux la vaillance,
Devant les Cols Bleus on ne tient pas !

2

Ils chantent dans la tempête,
Et le canon rugissant

Ne leur fait courber la tête
Bien moins qu'un souffle de vent !
Et lorsque, dans la bataille,
Passe en sifflant la mitraille,
Pour eux c'est un ouragan
Comme ils en connaissent tant !

Les Cols Bleus, pour la France,
Par les champs de blés marchent en soldats
Ils ont pour eux la vaillance,
Devant les Cols Bleus on ne tient pas !

3

Ce sera la grande fête
Pour les bateaux pavoisés,
Lorsque tombera la bête,
Que les loups seront chassés !
Dans les bras de vos payses,
Des mamans à tête grise,
Vous vous endormirez mieux ;
L'amour fermera vos yeux !

Les Cols Bleus, pour la France,
Penseront les filles, viennent des combats,
Ils ont pour eux la vaillance,
Devant les Cols Bleus on ne tient pas !

A mon Docteur,
M. CHATENET, de Bois-Colombes.

LA COLONIALE

I

Quand les Marsouins donnent dans la bataille
Il faut les voir, des flammes dans les yeux,
Sans hésiter courir à la mitraille
C'est l'ouragan qui passe furieux !

2

Le teint bronzé du soleil du tropique
Ils ont partout porté leurs coups vainqueurs,
Le Monde a vu, sous leur geste héroïque
Sur l'Univers flotter nos Trois Couleurs !

3

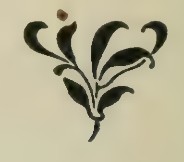
Dans les combats, prêts à donner leur vie ,
Ils sont groupés, se serrant cœur à cœur,
Car le Drapeau, pour eux c'est la Patrie
Et dans ses plis brille la croix d'honneur.

4

Dans un élan sublime et magnifique
Bravant la mort qui les suit pas à pas
Droit devant eux, ils vont, le cœur stoïque,
Chez les Marsouins on ne recule pas !

Refrain

Dans la Coloniale
On raille la balle
On rit du canon
Quand résonne le clairon !
A la baïonnette,
Redressons la tête,
En avant les gars !
Pour la France !
Pour la France !
En avant les gars !
Les Marsouins sont toujours là !



A M. POINCARE,
Président de la République.

LES DIABLES BLEUS

I

La neige sur la colline
Habille les noirs sapins,
Dans son blanc manteau d'hermine
Le vent souffle monotone
La dure chanson d'automne
Aux oreilles des Alpins.

2

Ils sont là sous la feuillée
L'œil au guet, mine éveillée
L'air crâne sous le béret
Au canon leur baïonnette
Frémit pour eux c'est la fête,
Bons chiens de chasse en arrêt.

3

Tout là-bas dans la tranchée
Dans la plaine dénudée
L'adversaire est endormi !
Et calme la nuit s'achève
La bataille faisant trève
Sans alerte, sans un cri !

4

Mais soudain dans la nuit sombre
On voit s'avancer dans l'ombre
Les chasseurs aux yeux luisants
Le clairon sonne la charge
La fusillade fait rage
Ce sont des lions bondissants

5

Les baïonnettes sont rouges
Maintenant plus rien ne bouge
Et la lune de ses feux
Eclaire un champ de carnage
Dans le sang la mort surnage
Gloire à vous les Diables Bleus !

A mon ami J. VEDRINES.

LES OISEAUX DE GLOIRE

I

Légers oiseaux qui portez sous vos ailes
Les trois couleurs du fier Drapeau Français,
Qui, chaque jour, en pages immortelles
Dans notre histoire inscrivez vos succès,
Quand dans la rue éclatante et profonde
Nous vous suivons le cœur battant d'espoir,
Impatients de bientôt vous revoir.

2

Lorsque la nuit recouvre de ses voiles
La grande Ville et les moindres hameaux
Vous devenez de vivantes étoiles
Du firmament éclairant le manteau !
Vous défendez, vaillantes sentinelles
Le sol sacré de Paris endormi
En le berçant d'un long bruissement d'ailes
Vous éloignez le nocturne ennemi.

3

Au prochain jour de l'ultime Victoire,
Quand nous ferons la moisson des lauriers
Nous garderons une palme de gloire,
Pour nos martyrs, nos illustres guerriers !
En souriant, à la première page
Du Livre d'Or, inscrivant votre nom
La France, alors, apôtres du courage
Vous fera place au divin Panthéon.

Refrain

Salut à vous, les maîtres de l'espace,
Aviateurs, magnifiques héros !
Pour la grandeur, l'honneur de notre race,
Toujours plus haut, emportez nos drapeaux !



Au Lieutenant-Colonel ROUSSET
Hommage respectueux.

DES FLEURS POUR LA BATAILLE

I

Tout au fond de la tranchée
Nos soldats au cœur vaillant,
Pour l'attaque déclanchée
Sont parés élégamment !
Ils ont, à leurs boutonnières,
Mis des roses printanières,
Bleuets et coquelicots
Fleurissent tous les flingots !

Refrain

C'est pour eux jour de fête,
Un frisson de gloire passe par les rangs ;
Chargez à la baïonnette !
Mélez les lauriers aux fleurs des champs !

2

En avant !... Le clairon sonne !
Chacun a pris son élan.
Tout là-bas le canon tonne,
Son aboi se fait plus lent.
Comme un ouragan qui passe,
Renversant tout dans l'espace,
L'amour du Pays aux cœurs,
Nos Soldats vont en vainqueurs !

4

Mais plus d'un, dans la mêlée,
S'est arrêté, rugissant.
Et sur la terre foulée
S'est abattu dans le sang !
La fleur au large pétale,
Le pauvre gars qui s'affale,
Meurent tous deux doucement ;
Le Pays est triomphant !

Refrain

Aube d'un jour de fête !
Un rêve de gloire berce les mourants,
La Victoire enfin s'apprête,
Mêlant les lauriers aux fleurs des champs !

A M. Jacques BERTAL,
Rédacteur au Journal **La Liberté.**

LES MARIE-LOUISE

Les Bleuets de la Classe 17

I

La Patrie a besoin pour l'ultime Victoire
De tous ses fils, jeunes et vieux ;
Et déjà l'avenir, dans une aube de gloire,
Eclatant, brille dans les Cieux ;
Français, debout ! pour notre France,
Il faut combattre sans répit,
Il faut redoubler de vaillance
Afin d'écraser l'ennemi !

Refrain

C'est votre tour ,on vous appelle,
Jeunes gens, héros de demain !
La Victoire au vent ouvre son aile,
Le glaive scintille en sa main !
La Victoire au vent ouvre son aile,
Le glaive scintille en sa main !

2

Sur les routes de France, où passèrent vos pères,
Reste la trace de leur pas.
Et, vainqueurs, vous irez par delà les frontières
Les venger en de nouveaux combats !
Vous montrerez que la Jeunesse
Qui fait bouillonner votre sang
Triomphante aujourd'hui se dresse
Devant l'ennemi blémissant !

3

Mais lorsque finiront les sanglantes batailles
Pour vous tomberont les lauriers !
Revenus des combats, levant vos hautes tailles
A l'honneur vous serez les premiers !
De vous, vos mères seront fières.
Le peuple vous acclamera ;
Notre Drapeau ,sur les frontières,
Plus haut que jamais flottera !



A M. l'Abbé SIMON,
Curé doyen de la basilique de Josselin.

LES CLOCHES DE FRANCE

I

Au loin, bénissant la campagne,
L'Angelus passe sur les champs
Le paysan et sa compagne
Se relèvent en se signant...
Cloches, sonnez ! pour que demain
Les épis blonds donnent le grain !

2

La cloche sonne un glas d'alarme
Car la Patrie est en danger !
Debout, paysan ! prends une arme,
De tes champs chasse l'étranger !
Cloches, sonnez jusqu'à demain
Faites vibrer vos voix d'airain !

3

Mais dans la nuit ,la cloche tinte,
Son glas roule comme un sanglot
Et soudain sa voix s'est éteinte
De l'ennemi passe le flot !
Cloches, dormez ! Bientôt, demain,
S'éveilleront vos voix d'airain !

4

Déjà, la Victoire s'apprête
Réveillez-vous, les vieux clochers !
Carillonnez, c'est jour de fête
Français, moissonnez les lauriers !
Cloches, sonnez au clair matin,
Faites chanter vos voix d'airain !



Hommage respectueux
à Madame POINCARE.

FLEURS DU FRONT

1

Quand le canon tonne et que la mitraille
Passe en rugissant, se meurent les fleurs
        Toutes mutilées !
Les bleuets d'azur, corolles fauchées,
Changent dans le sang la rosée en pleurs !
Quand le canon tonne et que la mitraille
Passe en rugissant, se meurent les fleurs.

2

L'humble pâquerette aux blanches dentelles,
Eparpille au vent les ors de son cœur,
        La tête penchée !
Douce fleur d'amour, jadis effeuillée
Par des doigts fluets cherchant le bonheur,
L'humble pâquerette aux blanches dentelles
Eparpille au vent les ors de son cœur !

3

Le coquelicot, sur sa tige frêle,
Emaille la plaine aux reflets de sang
De papillons rouges !
Déjà tout se tait et plus rien ne bouge ;
Les fleurs, les soldats dorment dans la mort
Le coquilicot, sur sa tige frêle,
Emaille la plaine aux reflets de sang !

4

Mais quand reviendra la saison prochaine,
Il se lèvera, le soleil vainqueur,
Glorieuse aurore !
Les fleurs renaîtront, tapis tricolore
Ornant les tombeaux de nos Trois Couleurs,
Et quand reviendra la saison prochaine.
Il se lèvera le soleil vainqueur !



A Monsieur LALEU,
ex-officier de cavalerie.

LES HUSSARDS

LA DEMOISELLE

1

C'était un soldat de vingt ans,
Blond comme les blés mûrissants
Qui dorent en été la plaine,
Comme une fille de bon ton,
Il était timide, au menton
Du poil à peine !

2

On l'avait bien blagué un peu,
Sans méchanceté, comme un jeu,
Dans les hussards, on aime à rire !
Jamais, il n'avait répondu.
Avait rougi mais s'était tu
Sans un sourire.

3

Il était parfait cavalier,
Lorsque dans la cour du quartier
On le voyait se mettre en selle,
Les officiers du régiment
Trouvaient qu'il montait gentiment,
La demoiselle !

4

Quand vint la guerre on dut partir
Glorieux, était l'avenir,
L'horizon se faisait plus large !
Trois jours après on se battait
Et le blondin que l'on blaguait
Menait la charge !

5

Les Ulhans fuyaient devant nous,
Nous galopions comme des fous
N'ayant qu'un seul but, la Victoire !
La mitraille nous décimait
Et plus d'un de nous s'endormait
Au champ de gloire.

6

Tout est fini ! Le commandant
Voit s'approcher en saluant
Uu hussard qui tremble et chancelle...
Il avait pris tout simplement
Un étendard à l'Allemand
La demoiselle !



Hommage à l'Amiral RONARCH
et à ses Marins de l'Yser.

LA CROIX DU MARIN

I

C'était un mat'lot à l'allure fière,
Un gas de chez nous, solide Breton,
Qui partait là-bas, pour la grande guerre,
Solid' comme un roc, un mât d'artimon.

Refrain

A sa vieille mère qui versait des larmes,
Il dit : « N'pleure donc pas, je te reviendrai !
Les Prussiens nous cherch'nt, faut prendre les armes,
C'est pas pour leurs yeux qu' fleurissent nos genêts. »

2

« Mon fiieu ,j'te sais bien vigoureux et brave,
Mais vois-tu, j'ai peur : si t'allais mourir !
Le Curé l'a dit, c'est une heure grave,
Faut être vainqueur ou n'plus revenir ! »

Refrain

« Eh bien ! Sois tranquille, je n'crains pas la guerre,
Je serai vainqueur, car j'veux revenir ;
Et puis, tu l'sais bien, un marin à terre
Comme un failli chien ne peut pas périr ! »

3

« Pourtant, si l'malheur voulait que tu tombes,
Vois-tu je crois bien que j'mourrais aussi !
On pourrait alors me creuser ma tombe
Dans le cimetière où l'père est parti ! »

Refrain

« Allons, vieille mère ! Madame Sainte-Anne
Me ramènera au pays d'Auray ;
Il te faut sourire, songeant que ma Jeanne
Si je n' reven'nais pas, jamais ne m'aurait ! »

4

D'rêver à l'amour, j'sais bien qu'c'est d'ton âge,
T'a promise peut attendre le jour
Où tu reviendras pour ton mariage,
Pas un gas d'ici lui fera la cour !

Refrain

« Aussi, j'pars tranquille, puis après la guerre
Tous deux au pays, ma femme et puis moi,
Nous serons heureux bien plus que naguère
T'auras deux enfants t'aimant comme trois. »

5

« Avant d't'en aller, prends cette médaille
Qu'il faudra garder, car elle est bénie ;
Elle te gardera du mal, d'la mitraille,
Te rappellera ta mère chérie ! »

Refrain

Et le gars breton s'en fut l'cœur à l'aise,
Sans même regarder un' fois derrièr' lui ;
Pourtant il guetta du haut d' la falaise
La coiffe de Jeanne, et puis il partit.

6

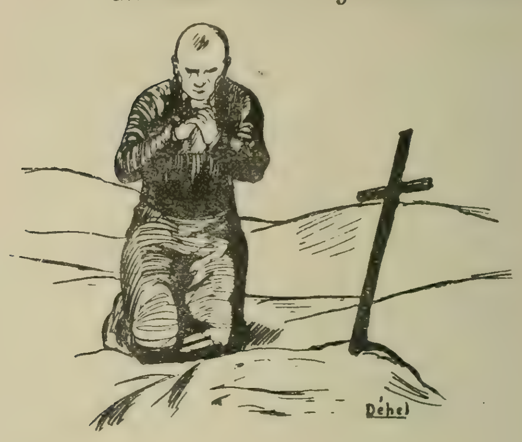
Alors, à la guerre, s' battit comme un brave
Sauva sa tranchée et prit un drapeau ,
Mais le pauvre gas,, malgré son courage,
Sur le champ d'bataille s' fit trouer la peau !

Refrain

Il fit envoyer à sa pauvre mère
La médaill' bénie avant son départ,
Mais on y joignit une Croix de Guerre,
La vieille mourut deux, trois jours plus tard !



A la mémoire du Capitaine Duc de Rohan,
Chevalier de la Légion d'Honneur.



PRÊTRES-SOLDATS

I

Ils s'en sont allés loin de leur Eglise,
Là-bas où la mort, souvent en riant,
Frappe, la cruelle !
Parlant d'avenir, de gloire éternelle
A ceux qui, pour nous donnent tout leur sang.
Ils s'en sont allés, loin de leur Eglise,
Là-bas où l'on meurt, mais en combattant.

2

Quand le canon tonne à l'aurore grise,
Qu'éclate l'obus, hurlant comme un fou
Sa chanson mortelle ;
Sous le soleil clair, à l'aube nouvelle,
Le prêtre-soldat se met à genoux.
Quand le canon tonne à l'aurore grise,
Il demande au Ciel Victoire pour nous.

3

Quand un pauvre gas que la poudre grise,
Tombe sous la balle et reste râlant
Au champ de bataille ;
Alors, l'aumônier, bravant la mitraille,
Se penche vers lui, puis le bénissant,
Dit au pauvre gas en capote grise :
« La France te doit un jour triomphant ! »

4

Quand ils reviendront à la vieille Eglise,
Les cloches diront de leur voix d'airain
La grande nouvelle !
Ce sera la Paix et, France immortelle,
Renaîtront les jours calmes et sereins.
Quand ils reviendront à la vieille Eglise,
Les cloches diront leur chanson d'airain !

Hommage
à M. Georges BERTHOULAT.

LETTRE A GRAND'MÈRE

I

Bonne grand'mère aux cheveux blancs
Je vois d'ici tes doigts tremblants :
Une lettre de l'ambulance !
Et ton pauvre cœur défaillant
Doit battre encor pour ton enfant :
    De la vaillance !

2

Ton petit-fils n'a rien du tout :
Une écorchure qui, du cou,
Vient se terminer sur la face.
Si je n'en souffre pas beaucoup.
En riant, je fais tout à coup
    Une grimace !

3

J'ai pour voisin, à l'hôpital,
Un grand gaillard, un caporal
A la moustache forte et blonde ;
C'est un curé, soit dit sans mal,
Fumant la pipe et sans égal,
De par le monde !

4

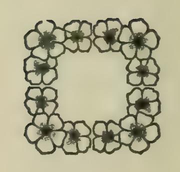
Il nous parle de nos parents
Du Pays, des Petits Enfants
Qui pleurent là-bas au village ;
Il réconforte le mourant,
Mais on le cite au régiment
Pour son courage !

5

Quand vint la Noël, ce fut lui
Qui dit la Messe de Minuit ;
Sous sa main, nous courbions la tête !
J'en ai rêvé toute la nuit ,
Bénissant d'un rameau de buis
Ma baïonnette.

6

Il faut vite te consoler !
Je ne veux pas te voir pleurer
J'aime tant à te voir sourire !
Adieu, je puis te l'assurer ,
Tu ne pourrais mieux me soigner
Sans en médire !



Bâtonnier de l'Ordre du Barreau de la Seine.
A Mᵉ HENRI-ROBERT,

SUPPLIQUE
au Président de la République

I

Monsieur l'Président, lisez ma supplique
J'vous demande ici la vie d'mon enfant ;
Il est condamné, la chose est inique,
Et demain peut-être il mourra pourtant !
Son frère est tombé au champ de bataille
Frappé par devant d'un éclat d'obus,
Lui, pour un soldat à peine de taille,
C'est un tout petit, pas méchant non plus !

2

Le malheur voulut que dans le village
Où nous habitions, l'Allemand maudit,
Uu jour s'avança, mit tout au pillage
Et brûla le chaume où moi je naquis !
Prenant un fusil, malgré tout, mon homme,
Voulut protéger notre pauvre toit.
On le massacra, c'est la guerre, en somme ;
Il dort dans un champ, tout proche d'un bois.

3

Tout à coup la charge éclate et résonne,
Nos soldats enfin, redoublent d'efforts,
Le fusil crépite et le canon tonne.
L'ennemi s'enfuit, en laissant des morts !
Alors, près de moi, dans un coup de foudre,
Je vis mon enfant, pâle et chancelant,
Il saignait au front, et ,tout noir de poudre,
Il tendait les bras, en criant : « Maman°! »

4

Alors, sans rien voir, soulevant mon gosse,
Je l'emportai loin, folle de terreur,
Et je le gardai, le fait est atroce,
J'avais de mon fils fait un déserteur !
On vint me le prendre et, malgré mes larmes,
Je le vis partir, il est condamné,
Graciez mon fils, rendez-lui ses armes,
C'est moi la coupable et j'ai tant pleuré !

A M. Jacques EVRARD,
du journal La Liberté.

LA MARRAINE DES POILUS

I

Jamais les baisers d'une mère
Ne m'endormirent au berceau ;
« Je n'ai jamais connu dans ma misère »
Qu'une famille, le Drapeau !
Et puis, j'apprends qu'il est au monde,
Une femme qui pense à moi,
Qui tremble quand le canon gronde
Et que mon sort met en émoi.

Refrain

Savez-vous, marraine inconnue
Que j'ai pleuré comme un enfant,
Votre lettre est la bienvenue
Je suis gai maintenant.
Savez-vous marraine inconnue,
Que j'ai pleuré comme un enfant
Votre lettre pour moi fut la bienvenue !

2

De vous, je sais bien peu de chose,
Un simple nom, et voilà tout ;
Peut-être êtes vous blonde ou rose
Ou brune au regard calme et doux,
Peut-être aussi vieille grand'mère
Au front brodé de cheveux blancs
Qui vous souvenez que naguère
Vous eûtes de petits enfants.

Refrain

Qu'importe, ô marraine inconnue,
Je vous aime tout simplement
De toute mon âme ingénue
    Je me crois votre enfant
Qu'importe, ô marraine inconnue,
Je vous le dis tout simplement
Votre lettre pour moi fut la bienvenue !

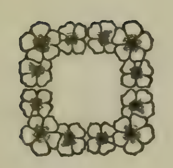
3

Quand se terminera la guerre,
Je vous reviendrai triomphant
Peut-être alors, serez-vous fière
Du soldat choisi pour enfant !

Mais s'il tombait dans la mêlée
Votre filleul, pour son Drapeau,
De cette marraine ignorée
Le nom serait son dernier mot !

Refrain

Savez-vous, marraine inconnue,
Que j'ai pleuré comme un enfant
Votre lettre pour moi fut la bienvenue !
    Je l'attends, maintenant !
Je signe marraine inconnue
En vous embrassant tendrement
Une lettre de vous sera la bienvenue.



LES TITIS PARISIENS

1

C'étaient deux gamins de Paris,
A la Villette,
En vrais copains, ayant grandi,
Faisant la fête ;
Cheveux frisés, cigare au bec,
Travaillant guère,
Aimant la fille et buvant sec,
Avant la guerre !

2

Ils n'avaient pas encor vingt ans,
A la nouvelle
Que nous menaçait l'Allemand,
Heure cruelle !

Pourtant on les vit un matin
A la caserne
S'engager dans les fantassins
Porter giberne !

3

Ils fir'nt la joie du régiment,
Soldats modèles,
Malgré tout, à leurs boniments.
Restés fidèles ;
Quand il fallait taper dans l'tas.
C'était la fète,
En avant étaient les deux gars
De la Villette.

4

Or, un jour que, près du Drapeau,
Dans la mêlée ,
Ils faisaient chanter leur flingot
Noirs de fumée,
Tout à coup le porte-étendard
Soudain s'affale,
Sans un mot et sans un regard,
Tué d'une balle !

5

Alors, relevant le Drapeau,
Geste héroïque !
On vit, aux mains des Parigots,
Calmes et stoïques,
Redressant l'emblême d'honneur
Sous la mitraille,
Plus haut flotter les Trois Couleurs,
Dans la bataille.

6

Le général les décora
Pour leur vaillance,
Et quand finiront les combats
Dans notre France,
On reverra sur le boul'vard,
Dressant la tête,
Ceux qui sauvèrent l'étendard
A la Villette.

A la mémoire du
Général GALLIENI.

MARCHE OU CRÈVE !...

I

Soldat qui pour le Drapeau
Combat et risque ta peau,
Debout ! l'aurore se lève
    Marche ou crève !
Sans jamais tourner la tête
Il te faut, vaillant et fort
Songer à la tâche prête,
    La France d'abord !

2

Au loin tonne le canon
En t'appelant, le clairon,
Jette au vent sa note brève
    Marche ou crève !

Foule à grands pas la luzerne
Où fleurit le bouton d'or
Sans regretter la caserne
La France d'abord !

3

Pas de traînards en chemin
Et le fusil bien en main
Il faudra lutter sans trève
Marche ou crève !
Qu'importe la mitraille
Sournoise, crachant la mort,
Il faut rire de la gueuse
La France d'abord !

4

Tu ne dois pas t'arrêter
Et sans jamais te lasser
Le flot entame la grêve
Marche ou crève !
C'est pour notre Liberté
Ton clocher et plus encor
Pour toute l'Humanité
La France d'abord !

5

Le sang rougit les sillons
Où passent les bataillons
Des héros coule la sève
    Marche ou crève !
Tomber en un jour de gloire
Lorsque vainqueur on s'endort
C'est vivre dans la mémoire
    La France d'abord !

6

Les Russes vont de l'avant
Les Anglais en font autant
Le mauvais rêve s'achève
    Marche ou crève !
Pour la Victoire finale
Il faut encore un effort
Haut les cœurs ! dans la rafale
    La France d'abord !



Hommage au Capitaine DUVAUCHELLE
du 3 bis bataillon de Zouaves.

LES ZOUAVES

1

Les zouaves sont dans la plaine,
Le canon, de son haleine
Renverse les bataillons !
Fauchant tout sur son passage,
La mitraille, dans sa rage,
Creuse de sanglants sillons.

2

Le clairon sonne la charge,
Une dernière décharge,
Les zouaves vont de l'avant !
Qu'importe si la mort passe,
Ils vont et rien ne les lasse,
Rien n'arrête leur élan !

3

Ils marchent dans la fournaise
En chantant *La Marseillaise*
Que répètent les échos ;
On dirait, dans la fumée,
Que la plaine est parsemée
De rouges coquelicots !

4

Ils portent très haut la tête,
Chargeant à la baïonnette
Sans un frisson sur la peau !
Parfois on entend un râle,
Un zouave à la face pâle
Tombe et meurt pour son Drapeau !

5

L'ennemi qui les redoute,
Ne tient pas, c'est la déroute
Quand les zouaves vont au feu !
Ils sont aimés de la Gloire,
N'ont qu'un seul but : la Victoire,
Mourir leur importe peu.

6

Quand au vent leur Drapeau flotte
Dans ses longs plis il t'emporte,
En signe de leur valeur,
Etoile que par le monde
Chacun envie à la ronde ;
Croix de la Légion d'Honneur !



A Monsieur FONTAINE,
Conseiller Général de la Seine.



MINUIT TRAGIQUE

I

C'est d'une tranchée en Argonne
Que je t'écris.
Dans les feuilles, le vent d'automne
Hurle son cri,
Pour un temps se tait la mitraille
La lune luit
Eclairant le champ de bataille
Il est minuit !

2

Dans le lointain brûle un village
Aux murs noircis,
Le feu dans les chaumes fait rage
Tout s'éclaircit ;
Sur les morts à la face blême
Pleure la nuit.
Un chien jette un aboi suprême,
Il est minut !

3

Mes camarades les plus proches
Sont endormis,
J'espère que messieurs les Boches
Le sont aussi,
Quoique n'étant pas très à l'aise
Le temps s'enfuit,
On se débrouille à la Française,
Il est minuit !

4

Ma santé toujours parfaite.
Un seul ennui
A signaler, ma baïonnette
Toujours reluit ;

On ne peut piquer l'adversaire,
Cela me nuit.
Et je m'aigris le caractère,
Il est minuit !

5

Aux armes ! C'est la sentinelle
Qui jette un cri !
Cette fois, l'attaque est réelle
A nos fusils !
Demain je finirai ma lettre,
Si demain luit...
Donc, au revoir ,adieu peut-être
Il est minuit !



A Monseigneur AMETTE,
Cardinal Archevêque de Paris.

MIRACLE EN BRETAGNE

I

Là-bas, au pays de Bretagne,
Où sur la lande le genêt
Fleurit et dore la campagne
Une vieille femme priait
    Pour son petit gas
    Qui n'était plus là...
Défendant la terre Française
Contre les loups envahisseurs
Combattant en pleine fournaise,
Pour en chasser les agresseurs.

2

« Bonne Sainte-Anne, disait-elle,
« Vous qui trônez, haut dans les cieux,
« Sur un tabouret de dentelle,
« Je ne puis vous promettre mieux !...
« N'abandonnez pas
« Jean, mon petit gas !
« Priez votre fille, la Vierge,
« D'intercéder près du Bon Dieu,
« Et j'irai vous porter un cierge,
« Si vous me ramenez mon fieu ! »

3

Mais la bataille faisait rage,
Les marins luttaient jusqu'au bout,
A la France faisant hommage
De leur vie et mourant debout,
Quand dans le combat,
Frappé en soldat,
Le brave enfant de la falaise
Où fleurissent les genêts d'or,
Aux accents de *La Marseillaise*,
S'endormit touché par la mort.

4

Qand elle connut la nouvelle,
La grand'mère n'eut pas un pleur ;
« Il n'est pas mort ! » assurait-elle
Tout en redoublant de ferveur,
    Sublime d'amour
    Attendant le jour
Où s'en revenant au village,
Son gas la prendrait dans ses bras
Heureuse, la Croix du courage,
Ornant sa vareuse de drap !

5

Quelques mois après, sur la route
Qui va de Quimper à Auray,
Une vieille au dos qui se voûte
Au bras d'un marin cheminait
    A tous petits pas,
    Grand'mère et son gas
S'en allaient en pèlerinage
L'un traînant sa jambe de bois
Et l'autre oubliant son grand âge...
Il est des miracles parfois !

Hommage d'admiration
au Général PETAIN

PASSERONT PAS!

I

Fière cité, dominant la frontière,
Verdun se dresse et, face à l'Allemand,
Fille de France, héroïque guerrière,
Elle brandit son glaive menaçant !
Barrant la route aux meutes rugissantes,
Sur ses vieux murs battus par le canon,
Elle se rit des rages impuissantes,
D'être invaincue elle aura le renom !

2

Sous les obus s'amoncellent les ruines,
Croulant les murs et les toits embrasés,
Mais nos soldats de leurs larges poitrines
Font un rempart que rien ne peut briser !

Le ciel est rouge ! Un reflet d'incendie
Fait miroiter le sang sur les vallons,
La Marseillaise, âme de la Patrie,
Chante plus haut que tonnent les canons !

3

Jamais ! Teutons, dans Verdun asservie
Vous n'entrerez en vainqueurs triomphants !
Jamais, jamais, votre rage assouvie,
Vous ne pourrez le dire à vos enfants !
Vous laisserez ici toute espérance
De voir souffrir de votre pas altier
Le cœur meurtri de notre belle France
Et de dicter la Paix au Monde entier !

Refrain

Quand vous aurez repassé la frontière,
Vous compterez combien de vos soldats
Auront trouvé Verdun pour cimetière,
Car pour passer, vous ne passerez pas !



A M. Maurice DONNAY,
de l'Académie Française.

DE L'OR POUR LA PATRIE

I

Paysan, qui dans ton bas de laine,
Enferme tout l'or de la plaine
En faisant mûrir la moisson
Vient t'offrir à chaque saison,
Vois-tu, là-bas, la fauchaison
Que fait partout la mort ? La Victoire est prochaine.
Pourtant, il te faut au Pays,
Dont la terre est féconde,
Donner l'Or fauve recueilli
Avec la moisson blonde !
Demain, tu seras plus puissant !
Germant dans le sang,
Grandit la Paix du Monde !

2

Et toi, dans l'usine qui peine,
Songe à tous nos deuils, à nos peines !
Frappe, ouvrier, frappe plus fort !
Redouble ton immense effort,
Tes fils sont guettés par la mort
Il faudrait en huit jours, travailler deux semaines !
Pourtant, il te faut au Pays,
Tant que le canon gronde
Donner l'Or fauve recueilli
Satan mène la ronde !
Demain, tu seras plus puissant !
Germant dans le sang,
Grandit la Paix du Monde !

3

Sur la vague où ton chant s'égrène,
Pêcheur que le grand vent entraîne,
Toi qui sait dépouiller la mer
De ton filet ou de ton fer,
Fouille plus bas le flot amer.
C'est de la Vie au port que ta barque ramène !

Pourtant, il te faut au Pays,
Dont tu laboures l'onde,
Donner l'Or fauve recueilli
Au sein de l'eau profonde.
Demain, tu seras plus puissant !
Germant dans le sang,
Grandit la Paix du Monde !

4

Et toi, Riche, dont les domaines,
Grandissent à l'ombre des chênes,
N'aurais-tu donc pas le remords
Si toujours tu gardais tes ors
Tout au fond de tes coffres-forts
Lorsque notre Patrie a rejeté ses chaînes ?
Plus qu'un autre il faut au Pays,
Sans morgue et sans faconde,
Donner l'Or fauve recueilli
Du tonneau, saute la bonde !
Demain, tu seras plus puissant !
Germant dans le sang,
Grandit la Paix du Monde !

A M. LAURENT,
Préfet de Police.

14 JUILLET 1916

I

Le peuple dans la ru' fourmille,
C'est aujourd'hui l' Quatorz' Juillet,
On est sorti tous en famille
Pour en célébrer le succès,
Et des soldats de notre France,
De nos Alliés en vaillance,
Les Parisiens se sont promis
D'acclamer la Gloire à grands cris.
    Chacun, sur le boul'vard
    S'installe sans retard.
Les pieds s'écrasant bien un peu,
Mais la souffrance n'est qu'un jeu.
    Il pleut pour commencer
    Mais l' soleil va briller
S' presse la foul' des Parigots !

Cheveux au vent
On attend impatiemment
Quoiqu'étant cependant
Fort mal à l'aise,
Ce n'est qu'un cri,
Acclamant le Pays,
C'est la voix de Paris,
La Marseillaise !

2

Tout à coup la foule en délire
Entend au loin tonner l' canon.
Les yeux brillants dans un sourire,
On perçoit le son du clairon
Dans une ovation magnifique,
S'avance un cortège héroïque !
Voici d'abord la Garde à ch'val
Qui suit de près un général,
Tout un état-major
Aux aiguillettes d'or !
Passent les Belges valeureux,
Les lanciers souples, gracieux ;
En tonnerr' les bravos
Accueillent les héros,
A leur tour les Anglais

Viennent partager leurs succès !...
Chapeaux au vent,
Marchant martialement,
Passent les régiments
Aux yeux de braise !
Ce n'est qu'un cri,
Acclamant le Pays,
C'est la voix de Paris,
La Marseillaise !

3

Hurrah ! les vivats recommencent
De leur pas tranquille et puissant
Voici les Russes qui s'avancent,
Au son du clairon mugissant !
Mais tout à coup sur la chaussée
Débouchent les soldats Français
C'est la tempête déchaînée
C'est la Victoire qui paraît !
Bravo ! les fantassins !
Les fusilliers marins
Les zouaves et les coloniaux
La nouba des braves turcos,
Les Chasseurs Vincennois
Les petits Tonkinois,

Bravo ! les artilleurs
Aux canons recouverts de fleurs !
Drapeaux au vent,
Marchant martialement,
Passent les régiments,
L'Armée Française !
Ce n'est qu'un cri,
Acclamant le Pays,
C'est la voix de Paris,
La Marseillaise !



Au Général JOFFRE.

LA MOISSON DE GLOIRE

I

Le canon rugissant, dans une aube de gloire
A fermé sa gueule d'airain !
L'Univers tout entier, par ses chants de Victoire
Clame la chute du Germain !
Plus forte et plus fière la France,
Dans les plis de ses Trois Couleurs
Vous apporte la délivrance,
Peuples, oubliez vos douleurs !...

2

Nos enfants reviendront, la tâche terminée
Le laboureur rêve à son champ !
L'ouvrier reverra l'Usine désertée
Du labeur reprendra le chant !
Le prêtre qui, dans la bataille
Des mourants fut consolateur
En redressant bien haut la taille
Aux femmes dira : « Pas de pleurs ! »

3

Nous garderons toujours le souvenir fidèle
Des martyrs morts pour le Pays,
Que la Gloire à jamais recouvre de son aile
Le sillon qui les endormit !
Bon paysan, que ta charrue
Ne profane pas leurs tombeaux,
L'herbe y poussera verte et drue
Tes champs n'en seront que plus beaux !

Refrain

L'aigle sanglant ferme son aile
Le soleil luit à l'horizon.
Pour la Paix, déesse éternelle,
Faisons des lauriers la moisson !



A mon ami Jean AUBRAY,
du journal La Liberté.

MÈRE FRANÇAISE

I

Sous les drapeaux la France appelle
Tous ses Enfants pour les combats,
Bien que ma peine soit cruelle
Joins-toi mon fils à nos Soldats !
Rappelle-toi que la Patrie
Est une mère aussi pour toi ;
Que je ne t'ai donné la vie
Que pour l'aimer bien plus que moi.

2

Je reste seule en ma chaumière,
Ne pouvant donner au Pays
Que ma plus ardente prière ;
Mais va, mon fils, je te bénis !
Jamais ne songe à mes larmes,
Le chagrin amollit le cœur,
Qu'importe des femmes en larmes,
Si le Pays reste vainqueur !

3

Si quelquefois, à la fontaine,
Je rencontre, l'âme en émoi,
Ta fiancée au cœur en peine,
Nous parlerons longtemps de toi !
Je lui dirai combien tu l'aimes,
Qu'elle te conserve son cœur,
Que c'est pour nous deux que tu sèmes
Le bon grain au Champ d'Honneur.

4

Fais ton devoir avec courage ;
Ne t'arrête pas en chemin,
Pourtant je suis vieille, à mon âge
On ne peut compter sur demain.
Mais je veux vivre, et la Victoire,
En te ramenant dans mes bras,
De mon fils chantera la gloire
Pour mourir, je t'attends, soldat !

Refrain

Toujours garde l'espoir
De bientôt nous revoir
Espoir !
A bientôt ! Au revoir.

A mon ami Maurice-Bernard CHAMBAUD,
Rédacteur à La Liberté.

LES MAINS DE FRANCE

I

De leurs blanches mains les jeunes fillettes
Tressent des rubans aux rouges éclats,
Splendides cocardes...
Dans leurs plis souvent un baiser s'attarde
Qui va s'accrocher au cœur des soldats.
De leurs blanches mains les jeunes fillettes
Mêlent les rubans au sang des combats !

2

En robe de lin passe l'infirmière,
Et ses doigts de fée aux gestes frôleurs
Calment les blessures !
Elle sait les mots, caressants murmures,
Que dit la maman pour sécher des pleurs.
En robe de lin passe l'infirmière,
Et ses douces mains chassent les douleurs !

3

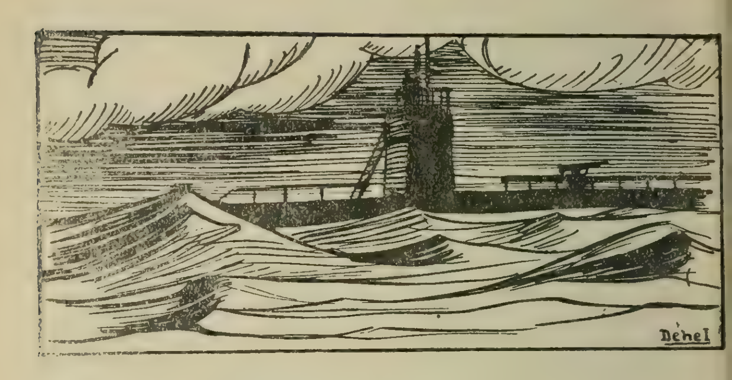
De ses pauvres mains sèches et tremblantes,
La vieille grand'mère aux doigts hésitants
Tricote la laine.
De son petit gas elle sait la peine,
Aura-t-il bien chaud le si cher enfant ?
De ses pauvres mains sèches et tremblantes,
Tricote l'aïeule et veille en priant !

4

Il est d'autres mains qui pour notre France
Travaillent sans cesse en âpres labeurs,
Au feu des usines...
Dans le ronflement ardent des machines,
Meurtrissent leurs doigts, nos femmes, nos sœurs,
Mais viendra le jour où les mains de France,
Mettront des lauriers au front des vainqueurs !



Hommage respectueux
à M. Georges BERTHOULAT.



PIRATES !

LES ASSASSINS DU CASSINI

I

Le vent est doux, la mer est belle,
Le Ciel tout bleu !
Le bateau glisse en la dentelle
Des flots neigeux.
Des matelots, la voix sonore,
Chantent gaiement,
Mais le port est bien loin encore

Qui les attend !
Chantez les gas !
Pour votre peine,
Et lon lon la
Et lon lon laine,
Celle qu'on aime
On reverra,
Et lon lon laine,
Et lon lon la
Ah !

2

Mais tout à coup, dans la membrure
Du bâtiment,
S'ouvre une large déchirure
Babord avant !
Des cris montant de l'écoutille,
On va couler,
Et sous le choc d'une torpille
Tout va sombrer !
A l'eau les gas !
Pour votre peine,
Et lon lon la
Et lon lon laine,

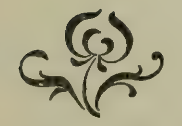
Celle qu'on aime
On reverra,
Et lon lon laine,
Et lon lon la.
Ah !

3

Vers les canots de sauvetage,
Les pauvres gas,
Les yeux pleins d'eau vont à la nage,
On n'y voit pas !
Soudain une voix criminelle !
Dit : Par ici !
Vous aurez aide fraternelle !
Les bons amis !
Hardis les gas !
Pour votre peine,
Et lon lon la
Et lon lon laine,
Celle qu'on aime
On reverra,
Et lon lon laine,
Et lon lon la
Ah !

4

Alors, on vit ce crime horrible ;
Aux coups de feu
Les naufragés servent de cible,
Atroce jeu !
Quand de sang, en nappe profonde,
Le flot s'est teint,
Lentement s'enfonce dans l'onde
Le sous-marin !
Mes pauvres gas !
Pour votre peine,
Et lon lon la
Et lon lon laine,
France quand même,
Vous vengera !
Et lon lon laine,
Et lon lon la
Ah !



Les ERRANTS de la GUERRE

1

Il est là-bas,
Des petits gas
Priant tout bas,
Tendant les bras.

Refrain

Sans mères,
Sans pères
Ne riant plus,
Le cœur tordu,
Enfants perdus !

2

Ils vont sans pain,
Par les chemins,
Tendant la main,
Criant la faim !

Refrain

3

Les pieds meurtris,
Les yeux rougis,
Ils n'ont pour lits
Que les taillis !

Refrain

4

Frôlant la mort,
Un rêve d'or,
Les berce encor
Et les endort !

Refrain

5

Songes bénis,
Versez l'oubli
Aux tout petits,
Cherchant un nid !

Refrain

6

Et vous mamans !
Ouvrez tout grands
Vos bras aimants
A ces errants !

DES VERS..,

CROQUIS BRUXELLOIS

Après la Marne

Il fait un clair soleil et les bons Bruxellois
Tout le long des trottoirs se promènent narquois,
Par instant dans la foule on croise quelques Boches
Et l'on affecte alors de préserver ses poches
En gagnant la chaussée...
A certain carrefour
La rue est obstruée, il faut s'arrêter court,
Attendre que le flot paisiblement s'écoule.
...Tout à coup, à grand bruit de ferraille, à la foule
Une auto que conduit un officier teuton
Se butte en trépidant !
Contre un mur que peut-on ?
Force est de s'arrêter ! Le chauffeur s'époumonne
Mais la foule se tasse et partout l'environne,
La sirène fait rage et la trompe assourdit !...
Le mur ne s'ouvre pas !

On chuchotte et l'on rit,
Quand le gros officier, de colère tout rouge,
Beugle :
— « Il me faut passer ! Place ! »
Mais nul ne bouge !...
Alors en s'approchant, la casquette à la main,
Un gavroche minaude :
— « Allez-vous à Berlin ?
« Pour être si pressé, c'est votre but sans doute,
« Car pour Paris, Monsieur, tu te trompes de route !
« Vous en venez, peut-être ? »
Et tous les Bruxellois
De s'écarter :
— « Allez vite ! pour une fois ! »



DU SANG SUR UNE FLEUR

Mademoiselle on vous souhaite
Pour vos vingt ans, heureuse fête !

. . . .

Mon mon vous dira peu de chose
Mais moi je sais depuis longtemps
Que votre petit nom c'est Rose,
Que vous aurez demain vingt ans !
Je sais aussi qu'un certain Pierre
En cachette était votre amant,
Qu'il est maintenant à la guerre
Et qu'il vous aime éperdûment...
Mais tout d'abord il faut vous dire
Que votre Pierre est indiscret,
C'est lui, soit dit sans en médire,
Qui me révéla ce secret :
Dans la tranchée, au clair de lune,
Nous discutâmes bien souvent
Si la blonde valait la brune
Pour le cœur et le sentiment...
Vous trouverez une fleurette
Que je glisse entre le papier

Une très humble pâquerette
Eclose au revers d'un sentier :
Pour la cueillir votre ami Pierre
Risqua sa vie, et de ce fait,
Je vous l'envoie à sa prière
Acceptez-la comme un bouquet !
Hier, l'attaque faisait rage,
La mitrailleuse crépitait
Ce **n'était** partout que carnage,
A mes côtés il combattait.
Tout à coup, face à l'adversaire,
Je le vois se mettre à genoux
En disant : « C'est l'anniversaire
De ma Rosinette aux yeux doux ! »
Puis il glissa sous sa capote
La fleur qu'il venait de cueillir...
Que voulez-vous ? C'est sa marotte
De sacrifier au souvenir !...
Votre Pierre est à l'ambulance
Il a deux balles dans le bras,
Mais je vous donne l'assurance
Que votre amant est un soldat !

....

Mademoiselle on vous souhaite
Pour vos vingt ans, heureuse fête !

LE FUSIL DE BOIS

C'était un tout petit ! Un gosse de sept ans
Avec des airs de fille et des cheveux flottants ;
Sa maman l'adorait et sa vieille grand'mère
Murmurait :
— « Lui, du moins, n'ira pas à la guerre ! »
Car la fureur d'un fou dévoré par l'orgueil
Semait à pleines mains la misère et le deuil !
Partout à l'horizon s'alumait l'incendie,
L'Allemand avait pied dans la France envahie
Et de son lourd talon martelant notre sol,
Guillaume organisait le pillage et le vol !...
On se disait tout bas, près de la cheminée :
— « Viendront-ils jusqu'ici ?... »
Toute la maisonnée,
Les femmes, les vieillards s'interrogeaient en vain
Redoutant l'inconnu qu'apporterait demain,
Mais ayant foi toujours dans l'antique croyance
De ceux qui combattaient pour l'honneur de la
[France !...
L'enfant s'était coiffé d'un casque de papier
Fait d'une page blanche arrachée au cahier

Sur lequel il traçait, de sa main malhabile,
Des lettres à l'école, et chose facile,
Après bien des essais, de deux bâtons en croix,
S'était ceinturonné d'un grand sabre de bois.
Il avait un fusil !
                    Un fusil pour de rire !
Ce tube de fer blanc que le jeune âge admire,
Cloué tant bien que mal sur un affût verni !
L'éclat en était peut-être un peu terni
Mais il en était fier et toute la journée
Il jouait au soldat.
                    Or, une matinée,
On entendit soudain dans les bois d'alentour
Des coups de feu pressés ; chaque habitant du bourg
Ecoutait haletant...
                    Le bruit de la bataille
S'enflait et s'apaisait ; sous les coups de mitraille
S'effondraient les grands pins et parfois le canon
Mêlait sa voix de basse à l'alto du clairon ;
Dans le clocher d'ardoise où nichent les cormeilles,
De son battant d'airin. écorchant les oreilles
La cloche, dans le vent, jetait un glas d'appel !
Puis tomba tout à coup un silence irréel !
Tout se tut, hors la cloche, et ce fut la ruée
Dans le village ouvert d'une troupe effrénée ;
Le glas sourd du clocher s'éteignait à son tour...

Les corbeaux envolés revinrent à la tour...
Vainqueurs, les Allemands, aux femmes en alarmes,
Aux vieillards hébétés criaient :

— « Jetez vos armes ! »

Se glissant en courant à l'abri des vieux murs
Ne cherchant qu'à frapper, mais frapper à coups sûrs ;
Entraient dans les maisons, assommaient de leurs cros-
[ses
Les habitants surpris et toujours plus féroces
Alors que le danger était moindre pour eux
Pillaient partout, brûlaient en bandits trop heureux !...
... Tout à coup, au détour d'une rue écartée
La bande de pillards, hurlante, est arrêtée :
A vingt pas devant eux, au milieu du chemin
Les contemple, étonné, un tout jeune bambin...
— « En avant ! »...

Les soudards courent au petit homme.

— « Allons ! dit un officier, qu'on le fusille !... En
[somme
« Il est pris, contre nous, les armes à la main !
« Collez-le vite au mur, sans attendre demain ! »
... Et malgré la maman, la grand'mère éperdue
On vit ce crime infâme, au tournant d'une rue
Des monstres se disant des soldats conquérants
Fusiller froidement un enfant de sept ans !

UN FRANÇAIS DE 15 ANS

Il est un nom d'enfant que gardera l'Histoire,
Qui trouvera sa place au grand livre de gloire
A côté de celui de Bara, le tambour,
C'est Emile Després, le gamin héroïque
Qui s'en fut à la mort d'un geste magnifique !...
Ecoutez cette histoire et que tous les Français
Disent à leurs enfants :
« Ne l'oubliez jamais ! »
Les Allemands chez nous, s'établissaient en maîtres,
Paris n'était pour eux qu'à quelques kilomètres
Ils rêvaient de coucher la France en un cercueil...
Ils étaient à Douchy, coquet petit village
Non loin de la frontière et experts au pillage
Avaient tout dévasté...
Des soldats Bavarois
Imitant de leur mieux leurs Empereurs et Rois
Dans une humble maison, insultant une femme
Exigeaient tout son or et d'un baiser infâme
Voulaient souiller sa bouche !...
Alors un coup de feu,
Parti d'un coin obscur, les surprenant un peu

Coucha sur le carreau l'un de ces misérables
Un sergent tout sanglant sous ses hardes minables,
Un vrai Français de France et plus qu'à moitié mort,
D'un coup de revolver en un suprême effort,
De lâches agresseurs avait sauvé la femme...
Les bandits effrayés retrouvent en leur âme
Leur valeur envolée : en voyant devant eux
Un seul homme, un blessé, ils sont plus courageux.
Et traînant le sergent sur le pas de la porte
On va le fusiller ! Il râle mais qu'importe
Quand on est Allemand, massacrer les vaincus
Aux crimes précédents n'est qu'un crime de plus !...
Juste à ce moment-là venant de la fontaine,
Un gamin du village, — il a quinze ans à peine —
Passe sur la chaussée et comme le sergent
Murmure : « A boire ! A boire ! » il penche doucement
Le seau d'eau qu'il emporte et rafraîchit la lèvre
Du malheureux blessé que consume la fièvre...
Avec un cri de rage, un officier portant
Trois galons sur la manche a repoussé l'enfant
— « Toi aussi tu seras fusillé ! Sale engeance
« Qui te mets en travers d'une juste vengeance ! »
Sans un mot, le petit, poussé par les soldats
Va s'appuyer au mur et se croise les bras ;
Pour l'horrible forfait un peloton s'aligne
« En joue ! »

Et l'officier de la main fait un signe.
Signe de grâce ? Oh non ! Mais les fusils pourtant
Se redressent :
— « Veux-tu sauver ta vie, enfant ?
« Il en est temps encor ! »
Quelle ignoble pensée
Dans la cervelle boche est tout à coup passée ?
— « Qu'on lui donne un fusil et comme châtiment
« C'est lui qui de sa main, abattra le sergent ! »
A ce beau trait d'esprit les soldats applaudissent
Et de l'air effaré du gamin se gaudissent.
Devant le condamné qui saigne de partout
Le fusil tout chargé, l'enfant se tient debout.
— « A mon commandement ! Fais attention ! En [joue !
« Feu ! »
Le coup part, éclate et roulant dans la boue
L'arrogant officier s'écroule dans le sang
Car Emile Després, d'un seul geste puissant
Soudain s'est retourné en visant à la tête
Celui qui se faisait de ce crime une fête !...
Percé de mille coups, l'enfant succombe et meurt !...
Fais face à l'Avenir, regarde-le sans peur
O France ! Tes petits ont toujours la vaillance
Et conservent au cœur la suprême Espérance.

UNE HISTOIRE DE CHIEN

Tambour était un chien ! Tout simplement un chien,
Mais je sais bien des gens qui ne valent en rien
La bête aux grands yeux d'or dont je conte l'histoire...
D'ancêtres réputés il ne tirait pas sa gloire ;
Il était de ceux-là ,les toutous de Paris
Au poil ébouriffé, ou bien blanc ou bien gris,
Ou bien noirs ou marrons qui ne gardent pas trace
De ce qui, pour certains constitue une race,
Mais qui sur le pavé errent en liberté
Et comme plus d'un homme, à la pâle clarté
Des étoiles, se font sur le pas d'une porte
Un douillet oreiller ! Vagabonds ? Mais qu'importe !
Cependant, plus heureux que bien d'autres cabots,
Un soir qu'une concierge à grands coups de sabots
Le chassait de l'entrée où trouvant domicile,
Il s'était faufilé d'un pas souple et agile,
Et comme un bon bourgeois, sur un chaud paillaisson,
Béat il sommeillait ; un excellent garçon,

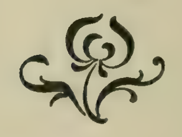
Devant son air piteux, et triste, et misérable,
En l'emmenant chez lui se montra charitable.
Il eut enfin un gîte, on l'appela Tambour,
Presqu'un état-civil, s'il vous plaît, mais un jour
Voilà que le canon résonne à la frontière,
Que partout on s'émeut : déclaration de guerre,
Départ au régiment... Tambour étant un chien
A tout ce brouhaha ne comprenait plus rien !...
Cependant, son patron suivant la loi commune
Partit en bon Français et, revers de fortune,
Voilà notre Tambour retombant au ruisseau,
Sans maître désormais et guettant un morceau
A l'étal des bouchers...
Mais allez-vous me dire
C'était donc un voleur ?
Les Allemands font pire
Et puis notre cabot trouvait tout naturel
De manger à sa faim ! Est-ce un vice réel ?
Bref ! Enfin, un matin, au détour d'une rue
Perdu dans une foule en délire accourue
Il vit un régiment qui, crâne, défilait

Clairons, musique en tête et que l'on acclamait.
Le chien s'imagina qu'il retrouvait des maîtres
Et suivant les soldats, il fit des kilomètres
En marchant gravement près du tambour-major
Un géant s'appuyant sur une canne d'or,
On s'aperçut bientôt que ce chien famélique
S'était de parti-pris attaché à la « clique » ;
Bien loin de l'écarter, on lui fit bon accueil
Et le cabot errant, s'il eut eu de l'orgueil,
Eut été fier alors, car un chef débonnaire,
Décréta que Tambour comptait à l'ordinaire,
Et le hasard voulut qu'on lui garda son nom !...
Dans tout le régiment il était en renom :
Etant, de par son choix, membre de la Musique
Il fut fait brancardier et, chose plus typique,
Il comprenait fort bien ce qu'était son devoir,
S'attachait aux blessés et du matin au soir,
Du soir jusqu'au matin, parfois sous la mitraille
Sans cesse il parcourait tout le champ de bataille
Sous la lune blafarde, étendu dans le sang,
Trop loin de tout secours, à crier impuissant,

Un soldat agonise et voilà qu'une bête,
Surgie on ne sait d'où, s'arrête et lui fait fête,
Lui lèche la figure et de ses abois fous
Réveille les échos...
Eh bien ! devinez-vous ?
C'est son maître d'antan que le tout fidèle
A retrouvé mourant... Il gémit, il appelle,
Bientôt, l'agonisant
Avec art est soigné ; il repose à présent
Sur un lit d'ambulance et déjà sa blessure
Va se cicatrisant puis le major assure
Qu'il le mettra sur pied dans un délai très court !...

. . . .

... C'était un simple chien qui s'appelait Tambour !





L'INFIRMIERE

Lorsqu'elle apprit un jour que celui qu'elle aimait
Etait mort pour la France, au Dieu qu'elle adorait
Elle fit, solennel, le vœu de garder vierge
Tout son corps, tout son cœur et blanche comme un
[cierge,
Après avoir pleuré sur son bonheur perdu,
Sur le mort glorieux dans la tombe étendu,
Réconfortée enfin d'une ardente prière
Vaillante, elle vêtit la blouse d'infirmière

Et consacra sa vie à soigner les blessés
Que du champ de bataille en hâte ramassés
On amenait meurtris, saignants, à l'ambulance
Sur laquelle flottait la Croix-Rouge de France.
Elle s'était donnée entière à son devoir :
S'acharnant à la tâche et du matin au soir
Au chevet des soldats on la voyait sans cesse
Se pencher sur leurs fronts angoissés de détresse.
Elle avait pour chacun des attentions de sœur,
Légers étaient ses doigts à l'atroce douleur
Et plus d'un se tordant sous l'affre du délire
En la voyant entrer, se prenait à sourire !
Elle savait trouver des mots consolateurs,
Parlait de l'Avenir en ranimant les cœurs,
Prédisait la Victoire et l'ultime Revanche
Brillait d'un fier éclat dans ses yeux de pervenche...
... Un soir qu'elle veillait près d'un marin Breton
Qui mourait d'une balle arrachant un poumon
Et qui râlait déjà, dans un sursaut de vie
Elle vit se dresser l'enfant en agonie :
A peine s'il avait vingt ans, le pauvre gas,

La Mort le jalousait et ne le lâchait pas !
Le mourant délirait :
— « Est-ce toi, mon Yvonne ?
« O ma belle promise et si blonde et si bonne !
« Je ne veux pas mourir ! Partons comme autrefois
« Tous les deux enlacés nous perdre dans les bois !.. »
Et sa main s'agrippait à la robe de toile
De celle qui priait en pleurant sous son voile !...
Tremblante, l'infirmière en se penchant un peu
Se prêtait en silence à cet horrible jeu...
—« Ma douce ! donne-moi le parfum de ta lèvre ?
« Donne-moi tes baisers ! »
Egaré par la fièvre
Le marin, tout à coup, de ses bras amaigris,
L'attira violemment et sur ses yeux surpris
Pour un baiser d'amant, hoquetant et farouche,
Dans un râle dernier vint apposer sa bouche !...
Et quand au petit jour entra le médecin
Le soldat était mort et d'un geste enfantin
L'infirmière debout, sans dire une parole
Essuyait ses grands yeux avec des airs de folle !

BRETONS et SOUS-MARINS

Puisque la vague est molle et que la brise est douce,
Que nous pouvons laisser à la barre le mousse
Je vais vous raconter comment, voilà deux ans,
J'ai failli m'en aller, un beau jour de printemps
Par vingt brasses de fond au large de la Corse
Engraisser les poissons.
C'est à bord de la « Force »
Un vieux chalutier peint en gris, marchant bien
Et qui tenait la mer sans s'étonner de rien
Que je m'en fus servir quand éclata la guerre ;
Nous avions deux canons et ne redoutions guère
Malgré ce qu'on disait, les fameux sous-marins
Qui, sans vous crier gare ! au beau milieu des reins
D'un cuirassé de ligne allongeant leur torpille
Font entrer d'un seul coup la mort par l'écoutille !...
Nous étions commandés par un vieux loup de mer

Né natif du Légué, un homme tout en fer,
Solide comme un roc de la vieille Bretagne,
Qui commençait alors sa vingtième campagne.
Il avait bourlingué sur tous les Océans.
Comme officier, à bord des paquebots géants
Qui s'en vont trimballer jusques aux Amériques
Les riches passagers et du jus de ses chiques
Arrosé les salons de ces palais flottants.
C'estvous dire combien notre vieux commandant
Se trouvait à l'étroit dans sa simple cabine :
Il n'y pouvait dormir qu'en chien de carabine,
Et jurait, maugréait du matin jusqu'au soir.
Un jour qu'étant de quart, appuyé au bossoir
Je regardais filer dans l'argent du sillage
L'écume qui dansait, je vois dans le parage
Emerger tout à coup par babord du bateau
Un mât de périscope et je crie aussitôt :
— « Sous-marin à babord ! »

Debout sur la dunette,
Le commandant avait au bout de sa lunette
Repéré le corsaire !

A mon cri tous les gars,
Rien que des marins bretons, aux postes de combat !
Et nous attendions tous que retentit un ordre,
Dogues montrant les dents et disposés à mordre,
— « La barre sur le Boche ! Et qu'on charge les [feux ! »
Dans le temps de compter de une jusqu'à deux,
La « Force » pivotait et dans un flot d'écume
Piquait au sous-marin !
Une légère brume
Descendait sur la mer, mais nous vîmes fort bien
Passer tout près de nous, venant du failli chien,
Une torpille et puis, soudain, dans la membrure,
Un long tressaillement...
A moins d'une encâblure
Sur la mer écumant, comme sortant des flots
De l'huile s'étalait...
Hurrah ! les matelots !
Bon appétit poissons de Méditerranée !
Nous en coulâmes trois dans cette même année.

FACE A L'AIGLE

Ils ont rêvé dans leur folie
D'encercler de fer et de feu
Le cœur même de la Patrie,
Paris ceint de rouge et de bleu !
Aigle germain, notre Cité
Se rit de ta rapacité,
C'est le cœur de notre Patrie
Le vouloir n'est qu'une folie !

•

C'est en vain que l'oiseau vorace
Plante sa serre à notre flanc
Car pour détruire notre race
Son effort demeure impuissant !

Du bec il fouille nos vallons
Le sang coule dans les sillons
Mais debout, se dresse la Race,
Pour combattre l'aigle vorace.

*

Forts du Droit et de la Justice
Nous combattons le bon combat,
Tuons la bête et que périsse
Le dernier des fils d'Attila !
Les blessures se fermeront
Nos grands épis reverdiront
Haut les cœurs ! Que l'aigle périsse
Pour le vrai Droit et la Jusicte !



FRERES D'ARMES

Lettre du Front

De l'ambulance je t'écris
Ces quelques mots, ma douce Yvonne,
Je suis blessé mais très surpris
De vivre encor, Dieu me pardonne !
C'est à Mathurin de Morlaix,
Le gas qui, près de la fontaine
Te guettait lorsque tu passais
Que je dois la vie et ma peine.

*

Le pauvre garçon t'aimait bien
Il eut payé cher un sourire
Mais cependant tu n'en sus rien
Jamais il n'osa te le dire !

Lorsqu'il apprit que tous les deux
Nous étions promis pour la vie,
Il cacha son rêve amoureux
Dans sa pauvre âme endolorie !

*

Pour la guerre, je dus partir
Mon bâtiment était en rade,
Au même bord il vint servir
Et vite il fut mon camarade.
Souvent je lui parlais de toi
De notre amour, de ta promesse,
Il m'écoutait tout en émoi,
Les yeux embrumés de tristesse !

*

Puis les marins un beau matin
Débarqués pour se battre à terre
En fit autant que pour un frère,
A ses côtés je fus blessé,
Mais lui debout dans la mitraille
Risquant sa peau m'a ramassé
Saignant, sur le champ de bataille.

Je suis vivant, mais il est mort
Couché sur un lit de souffrance,
Et je l'entends me dire encor :
« Courage, ami, c'est pour la France !
« Sais-tu, je l'aimais bien aussi
« Ta promise à bouche mignonne,
« Je ne veux pas de ton merci,
« Ta mort eut fait pleurer Yvonne ! »



A Mme G. BERTHOULAT,
déléguée générale de l'Œuvre.

LA COCARDE DU SOUVENIR

Comme l'héroïque oripeau
Qui symbolise notre France,
Elle unit le rouge garance
Au blanc, au bleu, c'est un drapeau !

C'est la cocarde que naguère
Les conscrits piquaient au chapeau,
Mimi Pinson, sous son manteau
Lui fit un nid, quand vint la Guerre !

Des héros qui sont morts pour nous
Maintenant elle orne la tombe
Il revivra celui qui tombe
Nous lirons son nom à genoux !

De nos fils indiquant la trace,
Mettant aux tombeaux son blason
Elle ensoleille le gazon
De ses couleurs que rien n'efface !

Et quand finiront les combats,
Que renaîtra la moïsson blonde,
Elle marquera dans le monde
La place où dorment nos soldats !

D'une voix encor hésitante,
Les enfants épelant leurs noms
Leur bâtiront des Panthéons ;
La Patrie est reconnaissante...

Et dans les temps de l'Avenir
Elle adoucira pour les mères,
Les chagrins, les larmes amères,
La Cocarde du Souvenir.



APPENDICE

Depuis 1895, le Bruyant Alexandre n'a jamais refusé de prêter son concours utile au soulagement de l'infortune et de nombreux documents émanant des Préfets du Finistère, du Morbihan, du Pas-de-Calais, etc., ainsi que des représentants législatifs des départements sinistrés en font foi.

A signaler :

1895	— Sinistrés de l'Usine Godillot à Paris	5.000	»
1895	— Carnet de Mme Séverine. — Dames de France. — Mission Flatters. — soldats de Madagascar......	15.000	»
1904	— Les enfants pauvres de Brest....	2.000	»
1906	— Catastrophe de Courrières.......	25.000	»
1908	— Catastrophe de Messine.........	3.300	»
1909	— Naufrage de la « Provence »......	2.450	»
1910	— Inondations de Paris............	20.000	»
1911	— Explosion du *Liberté*..........	10.000	»
1912	— Catastrophe des Mines de la Clarence (Pas-de-Calais)..........	4.200	»
1912	— Aviation Militaire...............	6.041	25
1914	— Œuvre des Trains de Blessés Militaires à ce jour, près de.......	50.000	»

(*Note de l'Editeur.*)


Déhel



Etablissements "Publigraphic"
A. DESNOËS et C[ie]
Bureaux : 76, Rue Taitbout, 76
Ateliers : 17, Rue de la Comète
PARIS